

ПБЗ  
263

УНЛД. БИБЛИОТЕКА

Р. И. Бр. 11269

# CONSIDERATIONS

SUR

L'ETAT PRESENT DES CHOSES,

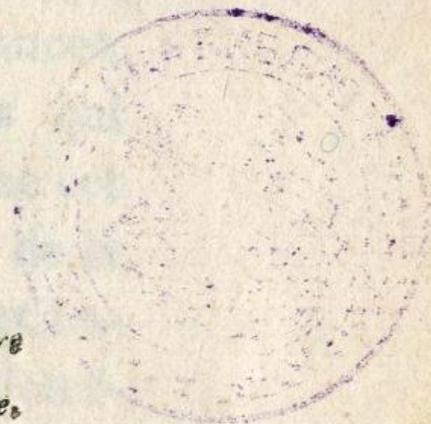
relativement à la politique, aux armées,  
aux espérances que lon peut fonder sur

une paix prochaine avec

la France, &c.

*Marchons, & dans son sein rejettons cette guerre  
que sa fureur envoie aux deux bouts de la terre.*

Racine. Mithridate.





## AVERTISSEMENT.

Cet ouvrage, écrit au moment de la retraite de l'Alsace, &, pour ainsi dire, sur le pommeau de la selle, étoit destiné à paroître dans les premiers mois de 1794. des retards, qu'une confiance, trop légèrement fondée, ne me promettoit pas de prévoir, en ont retardé l'impression jusqu'à ce moment. Par une fatalité, dont je suis loin de savoir gré à la fortune, des circonstances, encore moins favorables que celles qui avoient donné lieu aux observations que cet écrit renferme, lui rendent le mérite de la nouveauté. On verra, dans le dernier Chapitre, quels sont les motifs qui me déterminent à le publier; les gens difficiles feront bien de le lire avant le reste. C'est tout ce que j'ai à dire ici.

AVERTISSEMENT.

Cet ouvrage, écrit au moment de la révolution de l'Alsace, &c. pour être dit, fut le fruit de la sagesse, et de la réflexion de l'auteur dans les premiers mois de 1794. Les réflexions, qu'une connaissance trop légèrement fondée, ne me permettait pas de prévoir, en ont retardé l'impression jusqu'à ce moment. Par une fatalité, dont je suis loin de savoir gré à la fortune. Les circonstances, encore moins favorables que celles qui avoient donné lieu aux observations que ces écrits renferment, lui rendent le mérite de la nouveauté. Or verra, dans le dernier Chapitre, quels sont les motifs qui me déterminent à le publier; les gens difficiles se- ront bien de le lire avant le reste. C'est tout ce que j'ai à dire ici.

# CONSIDERATIONS

SUR

L'ETAT PRESENT DES CHOSES,

relativement à la politique, aux armées, aux  
Espérances que lon peut fonder sur une  
paix prochaine avec la France, &c.

## CHAPITRE I.

*Faute politique vice de L'association des souverains,  
& ses conséquences.*

**L**a campagne de 1793 est finit; elle est terminée cette campagne dont le débût brillant promettoit, aux amis de L'ordre, des succès, qui n'offriroient plus un espoir incertain, si une politique plus circonspecte eut permis de dissimuler des vûes & une ambition . . . . qu'il falloit du moins ne manifester que lorsque lon eut été sur qu'elles ne devoient ni prêter de nouvelles armes aux ennemis du dedans, ni refroidir le Zéle des Alliés au dehors.

Comment des Princes, unis par le même besoin, par le besoin le plus pressant, ont-ils pû croire, que celui d'entre eux qui accédoit à une ligue commune, ou par un pur motif de générosité, ou sans autre motif que celui de sa propre défense, consentiroit à n'être que l'instrument passif de L'agrandissement de ses rivaux ?

Comment des Rois, qui s'arment pour la défense d'un Roi opprimé, ont-ils pû consentir que le premier acte qui resultât de cette noble association, fut de dépouiller ce *Frère* malheureux? . . . . ah ! s'il étoit permis de rapporter à une volonté particulière de Dieu les tristes effets de l'inconséquence des hommes, je ne verrois, dans le revers qui a terminé cette campagne, qu'une suite nécessaire de sa justice !

Je crains donc que les Puissances coalisées ne manquent de ce qui seul peut assurer l'effet de leur coalition; les mêmes vûes, le même bût; car, ou elles ont, par un *Traité* *Clandestin*, résolu le démembrement de la

France, ou ce traité n'existe point. S'il existe, pourquoi cette timidité diplomatique, qui semble le défavouer? & s'il n'existe pas, pourquoi, d'un côté, conquérir la Flandre & l'Alsace au nom de l'Empereur & de l'Empire, tandis que, de l'autre, l'Angleterre, l'Espagne, la Sardaigne agissent au nom du Roi de France?

Non, le partage de cet Etat n'a été ni prévu ni consenti par *Toutes* les puissances alliées, & dès lors, leur alliance renferme un vice, qui doit nécessairement la dissoudre; car, si du défaut d'unanimité dans les vûes, résulte le défaut d'ensemble dans les opérations, il est aisé de prévoir, que des armées qui agissent sans concert, & dont l'une jalouse les succès, ou applaudit aux revers de l'autre, feront, à la longue & nécessairement vaincues, par des armées auxquelles le fanatisme de la liberté donne la plus terrible impulsion, & qui n'ayant qu'un même Esprit, un même espoir, un même intérêt, marchent d'un accord parfait & constant au même bût.

Que repondent à cela ceux qui, dans



les cours des Princes, décident, quelques fois  
 affés légèrement, du falut des Empires ?

Après avoir pofé en principe, que la  
 politique des Etats ne fauroit admettre, pour  
 bafe de ces calculs, les règles d'une morale,  
 qu'ils nomment *chimère philofophique*, ils di-  
 fent: La France nous a déclaré la guerre; la  
 France nous a attaqués, &, comme nous ne  
 reconnoiffons en France aucun pouvoir légal,  
 aucune autorité légitime; n'est-il pas juſte de  
 nous affurer d'un gage, qui, au défaut des  
 indemnités, que perſonne ne peut nous ga-  
 rantir, nous dédomage des fraix d'une guerre,  
 dont l'iffue, eſt encore auffi incertaine que la  
 durée? 1\* c'eſt a dire, en d'autres termes:

1\* Ce qui prouve que ceci n'eſt point une  
 ſuppoſition gratuite, c'eſt que le Roi de  
 Pruſſe, qui ne voyoit rien a gagner pour  
 lui, dans le fiſtème d'un démembrement par-  
 tiel de la France, vient de faire ſa part en  
 Pologne, comme l'Angleterre a ſongé a fai-  
 re la Sienne in Amérique, du jour où l'Em-  
 pereur, eſt entré en France en conquérant.  
 Il eſt a préſumer que la Pruſſe va déſormais  
 prendre une part plus active dans cette guerre.



nous ne reconnoîtrons pour souverain en France, que celui qui nous assurera la possession de nos conquêtes.

J'avoue que, dans les règles de la politique bannale, ce raisonnement est juste; mais, ce qui, en politique, est vrai dans un tems, ne l'est pas toujours dans un autre. Un bien plus grand motif que celui de la balance de l'Europe arme aujourd'hui ses Princes. Il s'agit de la subversion, de tous les principes sur lesquels est fondée leur puissance; il s'agit du trône, il s'agit de la vie, il s'agit de régner ou périr; or, une couronne r'affermie est, ce me semble, un assés beau, dédomagement de ce qu'il en aura coûté à celui qui la sentoit vaciller sur sa tête, pour borner ses prétentions à conserver des Etats intacts, & des sujets soumis.

## CHAPITRE II.

*Nécessité d'agir d'après des principes & sur un plan commun.*

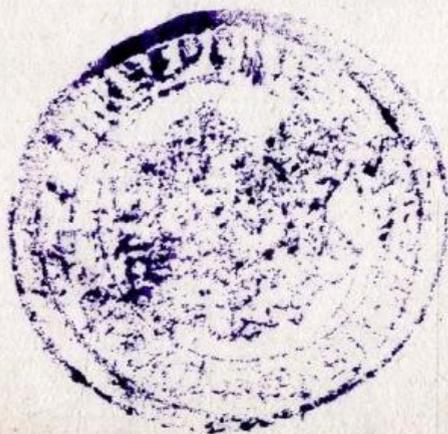
Je dis donc, que leur intérêt, que la justice, que la magnanimité, qui sied si bien

aux Rois, leur font un devoir de manifester, de la manière la plus solennelle, qu'ils renoncent à toute espèce de conquête en France; car, s'il en étoit autrement, si la dépouille de Louis XVII. devenoit le prix des secours portés à Louis XVI; il est clair que la même cause, qui est aujourd'hui celle des Rois, ne feroit plus que celle du voisin avide qui vole le fils, pendant que des brigands assassinent le père.

Que les Rois se pénètrent bien de quelques vérités, qu'on ne leur dit pas; c'est que plus leur élévation fixe sur eux les regards de la multitude, plus ils doivent craindre de ternir, par aucun des vices qui dégradent l'Espèce humaine, l'Eclat qui les environne; c'est qu'ils doivent l'exemple de toutes les vertus qui font l'honnête-homme, sous peine de n'être entourés que de frippons; c'est, enfin, que tout prince qui viole ouvertement un principe quelconque de la morale universelle, donne lui-même le signal d'une immoralité, d'autant plus funeste, qu'elle ne tardera pas à ranger l'obéissance du sujet dans la classe des

préjugés dont la seule habitude consacre le respect.

Nous avons vû un moment des Princes, séduits par l'exemple d'un grand homme, officher une simplicité, plus impolitique cent fois que ne seroit le faste orientale des Despotes de l'Asie. Il faut au monarque de la dignité dans la représentation, & des vertus dans le cœur; c'est là que doit être sa popularité. Il faut que lon voye a-la-fois en lui le premier citoyen & le plus honnête homme de l'Etat. Il faut se persuader que c'est surtout aux actions marquées au coin d'une générosité magnanime, que les peuples applaudissent avec l'ivresse de l'amour: les vains efforts de Louis XIV. pour replacer le malheureux Stuart sur le trône, pénétrèrent l'Europe d'une tendre vénération; ceux qui donnerent à son petit-fils la monarchie Espagnole, n'exiterent que la défiance & l'envie, & Louis parut bien plus grand après la perte de la Bataille de la Boyne, qu'après le gain de celle d'Almanza.



Je me suis un peu écarté de mon objet ; mais, je n'aurai pas fait une digression inutile, si j'ai convaincu les souverains, qu'il y va, nonseulement de leur bonheur, mais de leur gloire, de renoncer à toute autre ambition que celle de rendre à un Prince, indignement opprimé, avec le patrimoine de ses ancêtres, la mesure de puissance dont il a besoin, pour faire succéder le règne des Lois aux désordres de l'anarchie.

Des Ecrivains connus 2\* ont déjà développé les conséquences fatales qu'entraîneroit le défaut d'harmonie dans les mesures à prendre pour terrasser l'hydre qui, après avoir englouti la France, menace de dévorer l'Europe.

Je n'ajouterai donc que deux observations à ce que j'ai dit au commencement de ce chapitre.

2\* Mr. Mallet du Pan, *Considerations sur la nature de la Révolution française*; Mr. John Bowles, *The real grounds of The présent war with France*, ainsi que, *Postscript to the real grounds, &c. suggested by recent ewents.*

C'est 1<sup>o</sup>, que d'une renonciation formelle, de la part de *Toutes* les puissances, à toute espèce de dédomagement partiel & anticipé, pour les fraix d'une guerre, qui les intéresse également *Toutes*, resulteront les seuls moyens de la faire avec succès: ensemble dans les mesures, unité dans l'exécution.

C'est, 2<sup>o</sup>, qu'il ne s'agit plus de calculer ses démarches sur les règles de la politique courrante des Cabinets. La Convention de France, ayant brisé tous les liens qui attachoient cet Empire au sistême de l'Equilibre général, il s'agit de le replacer incessamment dans la balance, sous peine de voir cette masse informe entraîner dans sa chute la désorganisation de l'Europe entière.

### CHAPITRE III.

*De la paix, Et avec qui.*

Si la paix a ses ennuis, la guerre a ses fatigues. J'ai toujours vû ceux que leur vocation ou le hasard vouoient à l'Etat de sol-

dat, desirer la guerre en tems de paix, & soupirer après la paix en tems de guerre.

Un murmure confus s'élève aujourd'hui du sein des armées, pour réclamer la paix avec la France. C'est ainsi qu'à la présomption succède le découragement, & que Tel qui, au printems de l'année dernière, ne voyoit en vous *qu'un Jacobin*, pour peu que vous eussiez l'air de douter, qu'au premier son de la trompette, on verroit s'écrouler les murs de Jéricho, est aujourd'hui le plus ardent à désespérer du salut d'Israël. La présomption a commencé notre ruine; l'excès contraire la consummera.

A dieu ne plaise, que je cherche à cette espèce de révolution d'autre cause que l'instabilité de l'esprit humain. Mais, par quelle étonnante magie ce frère Sansculotte, qui naguères excitoit à peine le mépris, s'est-il tout-a-coup transformé en Hercules redoutable?

On nous a trompé, dites vous; les Princes, les Emigrés français nous en ont imposé

sur les dispositions de l'intérieur, sur celles de l'armée. 3\* Ces avartons, couverts de guenilles & de vermine, se battent comme des enragés. Plus on en tûe, plus il en vient. D'ailleurs, ils militent sur leurs foyers, tandis que nous fefons venir, a grands fraix, du fond du nord, des frontières même de l'Asie, des armées qu'une mutation rapide épuise incessamment . . . & que nous importe, après tout, que la France soit Republique ou monarchie? que nous fait la Revolution françai-

\*) Ceci n'est que trop vrai; l'empressement d'obtenir & de hâter les secours que lon sollicitoit, fit exagerer les esperances. Les Princes français & la noblesse, n'eurent pas de peine a persuader aux Princes & à la noblesse étrangère, qu'eux dehors, il n'etoit resté en France ni lumières, ni talents, ni expérience, ni courage, & l'amour propre accueillit avec empressement ce rêve de la vanité. Je n'ai connu que Msgr. le duc de Bronsvic qui fût apprécier à leur juste valeur & l'armée que lon avoit a combattre, & le degré de confiance que lon pouvoit donner aux promesses, fondées sur les dispositions de l'intérieur.

se? nos souverains sont trop assurés de notre  
profonde soumission, pour redouter chez eux  
les progrès du Jacobinisme, ainsi, la paix, la  
paix!

La paix, soit; mais, avec qui la faire  
cette paix, & qui vous assure que la faction  
avec laquelle vous traiterez aujourd'hui, ne se-  
ra pas massacrée demain par celle qui le fera  
après demain? qui vous repond qu'au milieu  
du *Tedeum* que vous chanterés pour la paix, le  
capucin *Chabot* n'entonnera pas les Vêpres Si-  
ciliennes? quel est enfin celui de vos Princes  
qui, en permettant que son nom soit inferit  
à côté de celui des bourreaux de Louis XVI,  
sanctionnera ainsi & l'assassinat d'un Roi & d'u-  
ne Reine, & le droit de revolte, consacré,  
comme *le plus saint des devoirs*?

Mais, en supposant même qu'il fut pos-  
sible de conclure, soit avec le citoyen *Cochon*,  
soit avec tel autre membre de la menagerie na-  
tionale, une paix quelconque; croit-on donc  
qu'une démarche, qui ne décéleroit que l'im-  
puissance & la foiblesse, pût jamais être un  
frain

frain aux progrès d'une Révolution, dirigée par les plus audacieux scélerats? Eh! si la bonne foi, qui, comme l'a dit un Roi, devrait avoir son azile dans le cœur des Rois, préside déjà si rarement aux conventions de la politique; comment se flatter de la trouver chez des hommes, qui, avec le choix de moyens, pour l'établissement de leur liberté, ont constamment préféré l'immoralité aux mœurs 4\*, les crimes aux vertus!

Lors qu'à la naissance de la République Romaine, l'inéxorable Brutus livroit, en fré-

4\* On dit que, dans une des dernières fêtes civiques des Cannibals de Paris, la Liberté étoit figurée, ou défigurée, par une prostituée. Il étoit en effet juste que le Type représentant eut au moins cette analogie avec la chose représentée. Nous autres imbécilles nous aurions été prendre, dans quelque Chaumière bien isolée, une vierge bien pure, bien immaculée; mais *la Nation* n'a crû pouvoir trouver qu'au Bordel de quoi la représenter dignement. Cette naïveté a son prix.

miffant, fon fils à la vengeance des Lois; Rome entière confternée douta un instant fi la liberté de vingt générations n'étoit pas achetée trop cher par un tel facrifice; & lorsque des monftres, qui furpaffent Neron en Barbarie & Claude en imbécillité, fortis des fanges de l'infame repaire de Tygres, qui ufurpe le nom de République, viendront vous proposer de figner, avec du fang de Louis XVII, & fur des Tables de profeription dont Sylla même auroît horreur, la paix qu'ils voudront bien vous donner . . . . . O, Roi! oferés vous figner ?

*Point de trêve avec les méchants*

Athalie.

telle doit être la politique des fouverains; qu'ils n'oublent pas, que toute capitulation avec des factieux ne fert qu'à faire naître les factions; qu'ils fachent que c'est dans les traités conclus avec affaffins de Charles I. que leurs prédéceffeurs fignèrent l'arrêt de Louis XVI.

## CHAPITRE IV.

### *De la guerre, & comment.*

On pouvoit être subjugué par les Romains, ou traiter avec eux; leurs vertus étoient à la fois & l'excuse de la foiblesse qui cède à la force, & les garants de leurs traités; mais, si j'ai prouvé qu'il y auroit autant de lâcheté que de danger à négocier avec les français; que nous reste-t-il donc?

La guerre: oui, la guerre! elle seule peut terminer cette lutte terrible de l'ordre avec le désordre, la guerre est affreuse, elle coûte du sang & des trésors; mais, qu'elle est la société qui ne sacrifiera pas une partie de sa population & de son numéraire, à la certitude, ne fut ce même qu'à l'espérance d'éloigner de son sein le fléau d'une anarchie, qui, ne daignant même plus chercher d'excuses à ses fureurs, ni des prétextes à ses rapines, ne justifie l'usurpation des propriétés que par le massacre des propriétaires, &, pour mieux af-

franchir la conscience de ses satellites de tout remord, après avoir brisé tous les freins de la morale, aboli tous les cultes, prononce enfin la déchéance de Dieu même! 5\*.

La guerre, Souverains! une guerre implacable, une guerre sacrée! quoi, la Grèce a pû jadis se liguier pour venger la profanation d'un temple! quoi, la Chrétienté se fera *Croisée* pour aller, sur des plages lointaines, arracher le tombeau du Christ aux mains d'un peuple, dont le crime étoit de ne voir en lui qu'un sage; & lon voudroit que la cause de Dieu fut abandonnée par des Rois . . . . . qui ne tiennent leur pouvoir que de Dieu! . . . . . Je n'en dirai pas davantage; mais, que ceux auxquels un ministère sacré donna, de tout tems le droit de dire la vérité aux Princes, laissent là leurs vaines déclamations contre une philosophie,

5\* Fauchet, Evêque constitutionnel du Calvados, dit un jour à Bayeux en pleine Chair:  
*Le Sieur Jésus, Cidevant Dieu, &c.*

6\* qui n'a pas plus fait les malheurs de la France que la religion ne causa ceux de la Ligue, & que, nouveaux Bernards, je les en-

6\* L'Egoïsme a tellement gagné toutes les classes de la société, que, hors l'Angleterre, ou il n'y a cependant point de clergé catholique, & où celui de France a trouvé les secours les plus abondants, nulle part ce clergé Catholique n'a essayé d'intéresser la charité en faveur des martyrs de la Religion. C'est peut-être à cela qu'il faut attribuer. L'espèce d'inertie dans laquelle ils languissent partout, se bornant, au lieu de faire un usage vigoureux des armes que la religion leur prête, à rabâcher des lieux communs contre la philosophie & les philosophes. Eh, messieurs, ce n'est plus de la cause de nos maux dont il s'agit, c'est du remède! lorsque des prêtres fanatiques, des Théologiens forcenés, des moines de toutes les couleurs prêchoient le régicide dans Paris, tandis qu'un moine guillotinoit à sa manière Henry III, son successeur ne repondoit aux déclamations des prédicateurs de la Ligue, qu'en gagnant les batailles d'Arques, d'Yvri, de Coutras, & de Dreux,

tende provoquer, du haut de la chair de vérité, l'enthousiasme, qui seul peut opposer une digue victorieuse au fanatisme Régicide. Instruisez vous par l'exemple : voyez l'armée Catholique de Bretagne; ce mot *Catholique* seul lui vaut cent mille combattants, & comme l'enthousiasme religieux a une toute autre énergie que le fanatisme politique; *Catholique* écrasera *Liberté*.

Encore une fois donc, la guerre. Je la sollicite au nom du salut de l'Europe, au nom de l'humanité même.

Mais, l'art de la guerre se compose de deux parties distinctes, l'offensive & la défensive à laquelle s'arrêter? à celle qui seule nous a jusqu'ici valu des victoires. Autant les succès ont été rapides dans le système offensif, autant ils ont été rares & douteux, depuis que l'on a crû devoir se réduire à la défensive. On n'a point assez calculé sur l'espèce d'ennemi que l'on avoit à combattre; vaincu toutes les fois qu'on l'attaquoit, on a cessé de l'attaquer; les camps permanents

ont succédé aux marches rapides; on a négligé les grandes ressources de l'art de la guerre, ces manœuvres combinées & savantes, qui, en forçant un ennemi ignorant à quitter la routine de batailles, lui fait souvent perdre des provinces sans avoir combattu; 7\* il a cessé de fuir, lorsque lon a cessé de le poursuivre; il a ôsé vous attendre, quant il a vû que vous cessiés de le chercher; il a essayé de vous provoquer; il vous a attaqué enfin, & si l'espoir de vaincre renaquit en lui avec la certitude de pouvoir vous attaquer impunément, le doute de pouvoir être vaincu, remplaça, dans vos armées, la confiance de battre un ennemi, qui devint redoutable du moment où il parut ne plus vous craindre.

7\* Les Français en ont donné un exemple par leur invasion dans la West-Flandres. L'évacuation de toute la rive gauche du Rhin a été la suite de cette belle manœuvre. J'ignore si les généraux autrichiens auroient pû la prévoir, mais je pense que le moyen d'en prévenir l'effèt, eut été de tanter une diversion sur la même frontière.

Cette observation paroîtra, peut-être, d'une métaphisique trop recherchée à celui qui ignore les vicissitudes dont l'Esprit humain est susceptible; mais, pour peu que lon veuille y réfléchir, on verra qu'elle est fondée sur les resultats d'une expérience que chacun est à portée de faire; d'où je conclus que c'est, dans les hommes publics de nos jours, un aveuglement bien déplorable que celui qui leur fait constamment meconnoître l'influence des causes morales; les généraux apprendroient pourquoi, la veille d'une bataille, le Marechal de Saxe fesoit annoncer, *relâche au Théâtre, pour battre les ennemis*; pourquoi un autre Général jetoit son bâton dans les lignes qu'il vouloit emporter, & si les français de nos jours ont usé ce ressort au point de ne pouvoir, quelque fois, mener leurs troupes aux feu qu'en les ennivrant d'Opium, 8\* cela prou-

8\* J'ai vû moi-même, en Alsace, que tous les prisonniers que lon fesoit le matin étoient ivres. Et c'est par un commissaire des vivres, & un officier de Cavalerie transfuges, que j'ai sù comment on les enniveoit. Leur

ve, non l'insuffisance du moyen, mais le danger de son abus.

## CHAPITRE V.

### *Vices de l'armée autrichienne.*

Ce chapitre fera moins court que je ne voudrois, car il m'en coûte de donner une certaine étendue à des observations critiques sur des vices dangereux, & auxquels il est instant de porter remède.

Le premier, est une économie tellement sévère, qu'il semble que lon aye absolument perdu de vûe l'axiôme si vrai que *l'argent est le nerf de la guerre*. Que cette économie soit la fuite inévitable d'un défaut de moyens, n'est pas une excuse, car il y a tout aussi peu a choisir entre les conditions d'une paix, quelque humiliantes qu'elles foyent, & les conséquences d'une guerre,

rapport me fut confirmé par une Lettre d'un général françois dont le porteur fut pris,

que lon entreprend sans pouvoir la soutenir; qu'entre l'alternative de maintenir la paix pour éviter la guerre, ou de se voir réduit a faire la paix, dans l'impuissance de continuer la guerre.

L'Espionnage est une accessoir très important de l'art de la guerre; cependant, on croit faire un grand sacrifice en donnant un Ecu à l'Espion auquel les françois en donnent cent, & c'est ainsi que le même principe qui fait économiser un Louis, fait perdre la dépense & le fruit de toute une campagne pour épargner les fraix d'un siège.

*Pour bâtir l'Edifice d'une armée, il faut se souvenir que le ventre en est le fondement. C'est un Roi, c'est un grand Général, c'est Frédéric II qui donne ce précepte, si mal observé dans la guerre présente. J'ai vû, en champagne, l'armée Prussienne manquer cinq jours de pain, quoique la communication de ses derrières fut parfaitement Libre; j'ai vû l'Armée Autrichienne perdre tout le fruit de la victoire des Lignes de Wissem-*

bourg par le même défaut de prévoyance, ou d'intelligence ; défaut d'autant plus funeste, qu'il est, pour le soldat, une preuve de l'indifférence avec laquelle on envisage son bien être, sa conservation même ; & de là le dégoût, les murmures, la désertion &c. 9\*

La rareté des officiers est un vice non moins conséquent que la parcimonie, dont il est une suite. Des Régiments on fait toute la campagne avec trois ou quatre officiers, & qu'est-ce qu'un Régiment sans officiers ? on la vît à la retraite du Geisberg, où dix mille fuyards infestoient les derrières de l'ar-

9\* Les Français firent, lors de l'évacuation de la basse Alsace, un trait de politique, dont on se garda bien de deviner, & encore moins de prévenir le but, ils abandonnerent des magasins de pain, qu'ils pouvoient aisément emporter, ou brûler. Cet excellent pain, distribué aux troupes, fit chez elles le même effet que les raisins de Chanaan sur les hébreux du Désert: c'étoit à qui partiroit pour la terre promise.

mée, & dépouilloient jufqu'à ceux des infortunés habitans de l'Alface qui fuyoient avec eux.

Le pillage peut être quelques fois permis, ou ordonné, mais jamais tolleré. C'est un châtiment, c'est un des plus cruels fléaux de la guerre; c'est l'avant-courreur de tous les maux que traîne à fa fuite l'indifcipline qu'il provoque; & quel nom lui donner, lorsqu'il a lieu dans une contrée amie, où il târît la fource des fubfiftance, & revolte le peuple, qui fe voit ruiné par fes Libérateurs. Je dis hardiment, que l'impunité avec laquelle il s'est exercé jufqu'ici, a fait plus de partifans à la Révolution françaife, que les infidieux Decrêts de la Convention, & les fourdes intrigues des Jacobins.

Le pillage du château de Madame de Dampierre, de la veuve, à tous égards intereffante, du premier martyr de la fidélité à fon Roi; les traitemens barbares qu'elle eut a éffayer, les dangers qu'elle courrut, ne font fans doute pas des événemens inouis à

la guerre ; mais ce qui l'est , c'est que de pareils excès restent impunis. Mr. Hoffmann, maître de la poste aux chevaux de Rhinza-beren , avoit été arrêté comme bon Royaliste, conduit à Strasbourg, traîné de prison en prison, condamné enfin a grossir le nombre des victimes de la révolution, il trouve le moyen de se sauver. Il se jette des bras de ses bourreaux dans ceux de ses Libérateurs ; il revoit sa femme & ses enfans ; il voit un dieu sauveur dans chaque soldat autrichien ; il les traite en amis, en frères . . . . & à la retraite de l'Alsace , la maison de Mr. Hoffmann a été pillée, spoliée, de fond-en-comble, par ces mêmes soldats, & il a fui avec sa nombreuse famille, incertain qui lui avoit fait le plus de mal de ses Libérateurs ou de ses bourreaux.

## CHAPITRE VI.

### *Des moyens secondaires.*

Lorsque la vétusté d'un Gouvernement a multiplié les abus, au point d'inspirer, à

celui qui en souffre, le courage de réclamer du souverain leur examen réfléchi ; il est de son devoir d'y donner la plus sévère attention.

Jamais un Prince éclairé & juste ne laissera s'accumuler les vexations & les plaintes, jusqu'à rendre le mal affés incurable pour que le peuple n'aye plus d'autre Espoir que celui qu'il peut fonder sur son désespoir.

Que si, par un concurs de fautes, dont une des moins pardonnables est de ne savoir ni consulter, ni diriger l'esprit public, les choses en venoient au point de faire craindre que la fermentation ne se bornera pas à des mouvements spontannés & partiels, c'est alors qu'il faut que l'autorité menacée déploye, avec une Majesté sévère, toute l'étendue, de sa puissance, & je lui répond du succès, pourvu qu'elle puise le sentiment de sa force, moins dans l'opinion qu'elle a de son pouvoir, que dans le témoignage de sa conscience.

Autant les ressources de l'adresse &

de l'éloquence peuvent être d'un usage utile, dans le cours ordinaire. Des choses, autant ils sont insuffisants, dangereux même, lorsque les symptômes d'une crise violente menacent d'une explosion générale. Loin alors toutes les petites ressources d'une politique timide, tous ces demi moyens, dont le caractère équivoque ne décèle que la lâcheté ou l'impuissance de celui qui les employe. Dès que le gouvernement français eut fait l'irréparable faute de perdre, par des sacrifices forcés, la reconnaissance que lui eussent valu des sacrifices volontaires, en laissant à d'autres le mérite d'exécuter ce qu'il pouvoir faire lui-même ; toutes les ressources que lui sugéra le desir de réparer cette faute, ne firent qu'accélérer sa ruine. Lorsque les Tytans revoltés tantèrent d'escalader le ciel, Jupiter ne s'amusa point à les haranguer, il les foudroya.

La France est aujourd'hui un exemple déplorable & de la présomtion, qui pense que tout doit céder à la force sans énergie, & de l'ignorance orgueilleuse qui, dédaignant

de régner par l'opinion, dont elles méconnoissent l'influence, négligent l'usage des ressorts par lesquels ont meût à son gré l'esprit public. De tous les gouvernements, celui de l'Angleterre est le seul qui employe, depuis long-tems & toujours avec succès, cette sorte de Tactique sociale, qui je ne vois pas, sans inquiétude, négligée par les autres puissances, dans un moment où tout leur fait une nécessité de disposer l'esprit public en leur faveur.

Je fais que l'autorité ne doit point s'avilir; je fais qu'elle ne doit point descendre jusqu'à mandier la faveur populaire; cependant lorsque des circonstances, inouïes jusqu'à nos jours, ont provoqué, dans tous les Etats, une fermentation dont l'objet n'est pas équivoque; je pense qu'il importe de saisir le point où les esprits, encore flottants entre l'indignation & l'enthousiasme, balancent entre les promesses d'une liberté illusoire & le respect habituel du gouvernement sous lequel on est né, pour terminer ce flottement, par tous les moyens secondaires que la Litterature,

re,

re, les arts, les spectacles, la curiosité publique, &c. laissent à la disposition des administrateurs; qu'ils sachent qu'un effet toujours sur de l'usage de ces sortes de ressources, est de disposer favorablement les esprits en faveur de celui qui ne les employe pas avec trop d'affectation, & que le public, qui a aussi son amour propre, finit toujours par tenir compte des efforts que lon fait pour lui plaire; mais, qu'ils se gardent de compte au nombre de ces moyens, des proclamations dont les faits détruisent les promesses, ou dont les menaces ne font que prêter de nouvelles armes aux méchants.

Les peuples voisins de la France n'ont, même encore aujourd'hui, qu'une idée très-imparfaite de la Révolution française & de ses suites; ils ne la voyent pas sous le point-de-vûe de turpitude & d'atrocité qui la caractérise; ils ne savent pas qu'elle vérifie à la Lettre *l'abomination dans la désolation* de l'écriture. Leur oreille est incessamment frappé de deux mots, dont le sens a si besoin d'être défini, *Liberté, Egalité*, & certes, ce

ne feront ni les émissaires des Jacobins, ni la caste, malheureusement trop nombreuse des Esprits inquiets, des mécontents, des frippons, des pauvres, des ambitieux de toutes les classes, qui leur diront, qu'en France *l'Egalité* n'est autre chose que le droit d'arracher au Citoyen sage, frugal, économe, & laborieux, le fruit de ses travaux, pour en dotter celui que son inconduite, sa paresse, ou ses vices réduisent à la misère; la *Liberté*, non le droit de faire tout ce que les *Lois* permettent 10\*, mais le pouvoir de les violer impunément toutes, à commencer par celle qui ordonne de ne point mentir, jusqu'à celle qui défend le meurtre.

10\* Montesquieu, de l'Esprit des Lois, Livre XI, chapitre III. *si un citoyen pouvoit faire ce qu'elles défendent*, ajoûte l'Auteur, Chapitre VI, *il n'y auroit plus de Liberté . . . . Et, s'il n'y avoit point de monarque, Et que la puissance, exécutive fut confiée à un certain nombre de personnes, tirées du corps législatif, il n'y auroit plus de Liberté.* Voilà bien certainement le cas de la France.

Que les gouvernements éclairent donc les peuples; si ce soin coûte quelque chose à leur dignité ou à leur Economie, qu'ils sachent encore que lon ne recueille point sans semer, & que dans des tems d'orage, le souple roseau échappe à la tempête qui déraie le chêne inflexible.

Les assassins spoliateurs qui, jaloux de s'appliquer l'axiôme de Rousseau, que *les bêtes féroces ne règnent que dans les deserts*, promènent aujourd'hui sur la France la hache du plus affreux Déspotisme; ne fournissent que trop de ressources pour intéresser & la pitié de cœurs tendres, par le nombre des victimes qu'ils immolent à leur rage; & la justice des cœurs droits par des usurpations, des vols, des dilapidations de tous genres; & la raison du sage, par la constante opposition de leurs lois avec leur police, de leurs principes avec leurs actions; & enfin, jusqu'à la douce pudeur de l'innocence . . . . s'il étoit permis de fouillier ses chastes regards par le tableau de la vierge pure, jeune, belle, & craintive, qui, ar-

rachée aux bras de sa mère tremblante, se voit condamné à assouvir les sales voluptés d'un brigand, auquel l'habitude du crime ne laisse, pour exprimer l'amour, que le regard faux & féroce du Tygre.

## CHAPITRE VII.

### *Suite des moyens secondaires.*

Les moyens indiqués dans le précédent chapitre ne sont pas, à beaucoup près, les seuls dont on puisse faire un usage heureux; ils sont, pour ainsi dire, dans l'ordre *passif*, qui ne tend qu'à conserver; il en est d'autres qui, dans le genre *actif*, concourroient également à détruire les obstacles nés des erreurs, des préventions, des mensonges, des calomnies que l'on sème & propage en France, afin d'y fomenter l'Esprit de résistance, telles que le mauvais accueil que l'on fait aux Emigrants & aux déserteurs: les recherches inquisitoriales, que l'on suppose avoir lieu, dans les parties conquises & dévastées

par le pillage des troupes; le projet d'établir en France un gouvernement despotique, qui, même après la paix, prolongeroit encore l'effusion du sang, par le supplice des coupables, &c.

Ces erreurs de l'opinion, d'autant plus dangereuses qu'elles sont invulnérables aux armes de la guerre, ne peuvent être combattues que par celles de la persuasion. Faites donc Lutter la vérité contre l'imposture; protégés, encouragés les écrits dans lesquels on établit les principes de justice, de modération d'indulgence comme les seuls propres à rétablir la France, en y ramenant l'ordre & la paix. En vain le langage de la présomption passionnée vous ordonne-t-il de ne répondre aux raisonnements qu'à coups de Canon; l'explosion du salpêtre ne frappe que l'oreille; l'Eloquence entraîne le cœur; elle enchaîne, elle terrasse l'esprit, &; dans une guerre d'opinion, il ne s'agit pas tant de tuer des individus que des erreurs.

Un principe dont l'expérience a, de

tout tems démontré la justesse, c'est que lon parvient, presque toujours, a vaincre son ennemi, en le combattant avec ses propres armes.

Il est hors de doute que la Convention n'ait employé & n'employe encore la corruption pour se faire des partisans dans les pays étrangers, & il est plus que douteux que, l'Angleterre exceptée, aucune autre puissance aye fû mettre ce ressort en mouvement. On a été plus généreux en promesses, mais l'espoir très-incertain de leur accomplissement, ne donne pas, a beaucoup près, la même énergie que la vûe de l'or, qui met son possesseur à L'abri des vicissitudes de la guerre & de la fortune.

Si la fin de la campagne de 1792 n'a été qu'humiliante pour les alliés, elle a été bien fatale aux malheureux habitants des villes, qui, au courage de contraindre leur garnison a se rendre, ont joint le mérite de donner le premier exemple de la soumission

..... beaucoup de ces infortunés l'ont payé de leur vie!

Je conçois qu'il seroit injuste de rendre les souverains responsables des événements de la guerre; mais, il n'en est pas moins vrai que l'exemple de Verdun & de Longwy nous ôte, à jamais, tout espoir d'obtenir, autrement que par des sièges longs & meurtriers, la rédition de places fortes. Peut-être auroit-on dû, en prévenant les bons Citoyens de l'évacuation prochaine des villes que l'on occupoit, leur assurer des moyens de subsistance ailleurs, jusqu'à ce qu'ils pussent rentrer avec sûreté dans leurs patrie; & si le même esprit eut dicté la même conduite envers les Emigrés sans ressource, qui ont abandonné l'Alsace, lors de la retraite de l'armée autrichienne, que ne devoit-on pas se promettre de cet acte d'humanité & de justice envers la fidélité malheureuse? . . . . tant que les souverains ne chasseront pas de leurs conseils ceux qui ne leur font un scrupule de la bienfaisance, que pour se donner le mérite d'une économie, qui leur coûte d'au-

tant moins qu'elle ne pèse que sur le pauvre, ils trahiront & le vœu de leur propre cœur, & celui de la saine partie de leurs sujets, en perdant, les uns la certitude de faire adorer & bénir leur puissance; les autres, la consolation de voir l'usage des sacrifices qu'ils font, se partager entre les besoins de l'Etat & le soulagement des malheureux.

Que les esprits faux & dominateurs foudroyent dédaigneusement à ces réclamations de l'humanité! qu'ils s'indignent de la hardiesse, qui leur prescrit d'autres devoirs que celui de faire crever les yeux à quiconque ose les voir. Tels qu'ils font; cela est dans l'ordre. Mais, qu'ils n'oublient pas que c'est pour avoir méconnu des devoirs sacrés, pour avoir repoussé des vérités, hardies mais salutaires, que leurs semblables, perdant tout-à-coup, avec leur orgueilleuse confiance, l'espoir, qu'ils eussent pu fonder sur la reconnaissance & l'estime des peuples, ont étonné l'Europe par la rapidité de leur chute, & la nullité de leurs ressources dans le malheur.

## CHAPITRE VIII.

*De la disposition générale des Esprits  
en 1792.*

Si jamais le langage de la vérité a dû être celui de l'homme qui parle au public, c'est surtout aujourd'hui que la prudence dégènereroit en lâcheté si par une circonspection, d'autant plus coupable qu'elle n'auroit que des considérations personnelles pour objet, on craignoit encore d'éclairer ses contemporains, sur les bords même de l'abîme où les ont conduits leurs erreurs.

Et, si lon pouvoit attendre de la bonne foi des gens passionnés, je prouverois, à la plupart de ceux qui déclament avec tant d'aigreur contre tout principe qui ne tend pas à établir le Déspotisme en France, II\* que

II\* Quant j'entens les Emigrés français proscrire toute espèce de constitution politique,

c'est à leurs propres déclamations contre le despotisme de l'ancien gouvernement, que lon doit l'ordre de choses qui émane de la Révolution.

L'Europe entière partageoit avec la France l'opinion que cet Etat avoit besoin d'une reforme qui prévint quelque chose de pis. De là la faveur avec laquelle on accueillit partout les premières operations de la première assemblée. L'espèce de dignité qu'elle conserva, aumilieu même des séances les plus tumultueuses, le respect attaché à quelques grands noms; la reputation, déjà faite, l'éloquence, les Talents superieurs de quelques uns de ses membres, contribuerent a nourrir, chez les Etrangers, l'esperance de voir bientôt *la Regeneration* de la France amener, sur le reste de l'Europe, le beau jour d'une sage liberté. De la fuite, si mal combinée & plus mal exécutée du Roi; de son

je crois entendre Madame la Comtesse de Pimbésche, qui ne veut pas qu'on la lie.

arrestation à Varennes ; 12\* de la fermeté que déploya , dans cette circonstance , l'assemblée constituante ; resulterent des effets , d'autant plus défavorables , que les Etrangers , peu au fait des intrigues , des circonstances odieuses qui avoient préparé , accompagné , & suivi cet événement , n'y virent que l'humiliation d'un ordre de gens , qui s'indignoient des bornes que lon osoit mettre au pouvoir dont ils abusoient.

Les Emigrés français , que la nécessité de fuir des dangers , que lon ne croyoit ailleurs qu'illusoires , & d'obeir à la Loi d'un

12\* C'est de cette époque que date véritablement la révolution française. Jusques là , les démarches du Roi avoient conservé une apparence de Volonté , qui pouvoit encore en imposer au public ; car , tant qu'il ne fut que contraint , son Esclavage ou sa Liberté resterent problematiques ; mais , du moment où il fut pris fuyant , il donna lui même le double & désastreux secret de la foiblesse du Roi , & de la force du peuple.

honneur, dont tous ne donnoient pas des idées fort claires, avoient expatriés; les Emigrés, repandus dans des pays, dont ils frondoient les mœurs, les préjugés, le gouvernement même, & auxquels l'adversité n'avoit pas encore imprimé le caractère qui rend le malheur sacré; les Emigrés enfin ne contribuoient que foiblement à dissiper l'espèce de prestige qui égardoit les esprits les moins susceptibles de prévention.

Une opinion établie ne se détruit pas aisément dans la tête paresseuse du vulgaire, surtout lors qu'elle flatte des penchants secrets, des vœux dont il se dissimule l'ambition.

Le débüt de la seconde Législature ne défabusa donc que les Esprits attentifs aux progrès de l'esprit de destruction, que lon voyoit déjà percer dans plusieurs decrets de la première assemblée.

La gradation peu menagée des attein-

tes que l'assemblée législative partoit successivement à la constitution même, fit bien quelque impression sur la multitude, mais elle fut absorbée par les préparatifs & les premières hostilités d'une guerre, que lon voyoit, a regrèt, menacer le repos de l'Europe, sans autre but apparent que celui de rendre à un prince voisin une plénitude de puissance, qui ne pouvoit intéresser que des Rois.

Les operations insignifiantes de la première campagne, L'audace avec laquelle la Convention proclama; presque sous le canon des armées combinées, d'abord la suspension du Roi, & ensuite la République; l'inaction de ces armées; leur inconcevable retraite, après leur inconcevable entrée dans la campagne; le Licencement de celle des Princes français; 13\* Tout, à cette époque désastreux-

13\* On fit alors deux fautes, non moins conséquentes que celles de la Convention. La première, de Licencier l'armée des Princes, sans assurer aux individus aucun moyen de

fe, r'amenoit l'espoir des amis de la Révolution française, & si la Convention, moi

substance; la seconde, de chasser de partout, excepté la Hollande, la Suisse, & l'Angleterre, ces mêmes Emigrés, sans en excepter *les femmes & les enfans*. Que resulta il de là ? que beaucoup se détruisirent eux même, que d'autres se repandirent dans les campagnes, où, pour échapper à la persécution & à la faim, ils devinrent valets, journaliers, batteurs en grange, & qu'un nombre, assez considérable, rendit une partie de ses meilleurs officiers aux armées françaises, en rentrant chez eux à tous risques & périls. Ces deux fautes produisirent deux mauvais effets; elles montrèrent aux sujets le sort qui les attendoit, le prix réservé à leur fidélité, si jamais les mêmes circonstances les mettoient dans le cas de donner à leurs Princes les mêmes preuves de devoûment; Elles furent, dans tous les Club de la France, l'argument par lequel on démontroit *avec quelle barbare insouciance les despotes se sont toujours joué de l'existence & du bonheur des hommes*. Ce sont les propres paroles d'un de leurs orateurs. Je n'ignore pas que, parmi les Emigrés français, quel-

folle & moins atroce, eut faisi cet instant unique, pour moderer la rigueur des Lois contre les Emigrés; si, aulieu de fomenter l'insubordination de ses armées, elles les eût

ques jeunes gens, frappés d'un abandon, qui portoit le caractère de l'ingratitude, se permèrent alors des propos plus qu'indifcrets, des conjectures très-offensantes. Mais des fautes personnelles, doivent elles entraîner la proscription d'un corps, à tous égards intereffiant & respectable? mais, de Roi à particulier peut-il exister d'autre vengeance que celle du mépris ou des bienfaits? j'avoue que je cherche encore la raison, le motif, le bût de la chaleur avec la quelle tous les gouvernements, excepté les Républicains, chassoient & persécutoient des hommes qui s'étoient si hautement prononcés pour la monarchie contre la République. C'est un contraste bien étonnant que celui qui existe entre l'accueil que lon fit en France aux Emigrés anglais qui accompagnèrent dans sa fuite la famille de Charles I. & la manière dont lon traîte en Europe les emigrés français qui ont suivi les déstinées de celle de Louis XVI.

soumises a une discipline, assés rigide pour les forcer a joindre aux succès de leurs armes victorieuses, ceux, qu'elles devoient se promettre d'un inviolable respect pour les propriétés & les mœurs, d'une parfaite Tolérance pour les opinions religieuses; si les Commissaires qu'elle envoyoit à ses armées, au lieu d'être des Pantalons rapaces & féroces, des *Arlequins Antropophages*, 14\* eussent parru, dans les Etats conquis, avec le caractère de dignité & de moderation, avec l'austerité de mœurs, qui fut toujours l'esprit des Républiques naissantes; si le brave Dumourier & l'infâme Custines, au lieu de perdre leurs tems, l'un à une invasion & un siège inutiles, l'autre a voler la vaisselle de ses hôtes, eussent passé le Rhin, l'un à Cologne, l'autre à Mayence . . . . je le dis hardi-

12\* Il y a long - tems que Voltaire, l'homme du monde qui connoissoit le mieux sa nation, avoit donné à ses compatriotes ce sobriquet, qu'ils n'ont jamais mieux mérité qu'aujourd'hui.

hardiment , parceque le même danger ne peut plus renaître , tous les trônes croûloient.

## CHAPITRE IX.

*De la disposition générale des Esprits, en*

1793 & 1794.

L'instant que la providence avoit marqué pour le salut de l'Europe , fut celui où la conduite impolitique des français changea en haïne & en mépris la bienveillance qu'on leur portoit d'abord. Plus on attendoit d'eux, plus on fut indigné de voir qu'ils n'apportoient, dans les pays conquis, que des crimes & des malheurs. Plus leurs habitants aimoient à se rappeler les qualités estimables qui balançoient la légereté d'Esprit & l'inconféquence , quelque fois trop infouciante , mais toujours aimable, des anciens fran-

gais ; plus ils furent revoltés du grossier Cy-  
 nisme , de la Tyrannique & intollerante au-  
 dace des nouveaux Apôtres de la Tolléran-  
 ce & de la Liberté. J'ai entendu les peu-  
 ples s'écrier d'une voix unanime : à *Libera-*  
*toribus nostris libera nos Domine !* J'ai vû la  
 révolution qui s'étoit faite dans l'opinion  
 éclater , dès que les premiers succès des ar-  
 mées combinées permirent , aux habitants des  
 pays étrangers , de faire ouvertement ce  
 qu'ils avoient déjà , plus d'une fois , fait en  
 secret ; c'est à dire , de se joindre aux *op-*  
*presses* pour leur aider à exterminer les  
*libérateurs*.

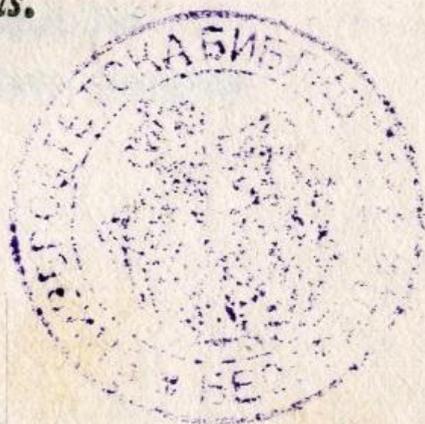
L'assassinat du bon Louis XVI, & de  
 la Reine ; les massacres qui ont précédé &  
 suivi ces deux crimes ; les schismes politi-  
 ques qui , après avoir long-tems divisée la  
 Convention, l'ont enfin réduite à un Con-

venticule de quelques brigands; 15\* le supplice de la plupart des Généraux; les exécutions sanglantes qui eurent lieu partout où les *Guillotines* 16\* ambulantes purent

## D 2

15\* Voila ce quelle étoit bien certainement sous le règne de Robespierre. C'est beaucoup d'avoir recouvré assés d'énergie pour débarasser la terre de ce monstre; mais, *Auguste* ne travailla véritablement à sa gloire, que du jour où il commença a faire oublier les crimes d'*Octave*.

16\* Ce mot me donne lieu d'observer que l'esprit d'un peuple est toujours le même dans le fond, quelque modification qu'il recoive des circonstances. Il a suffi que la Guillotine fut un instrument nouveau, pour que, en dépit de *l'humanité* qui l'a fait inventer, on en multipliât l'usage à l'infini. Je suis persuadé qu'en France, les *Enfans guillotinent* aujourd'hui des mouches & des hannetons, comme leurs pères fesoient danser des *Pantins*.



pénétrer ; celles qui, *pour épargner un tems précieux*, se firent a coups de canon ; toutes les propriétés envahies ; tous les droits, même ceux *de l'homme*, méconnus ; tous les liens brisés, a commencer par ceux de la nature, jusqu'à celui de la reconnoissance ; tous les cultes abolis, par conséquent le peuple délivré du frein de toute morale ; vingt mille habitants de l'Alsace fuyant, avec leurs femmes & leurs enfans, une terre sur laquelle on les faturoient, depuis trois ans, des fruits amers de la plus inconcevable *Liberté* . . . . non ; ce seroit calomnier l'espèce humaine, ce seroit faire aux peuples la plus atroce injure, que de ne pas les croire pénétrés de la plus profonde horreur pour l'épouvantable & sanglante anarchie que présente le Tableau de la France *regenerée* ; & coiffée de l'infâme bonnet, qui, semblable à la robe de Né-

fus, dévoré les imprudents qui ôsent le revêtir.

L'empressement avec lequel les peuples qui habitent la rive droite du Rhin ont demandé des armes, pour repousser de leurs foyers un ennemi, devenu celui du genre humain; le rapprochement que l'indignation générale a produit entre des religions, long-tems ennemies ou rivales; celui qui naît, entre les différents Classes de la société, du besoin de se garantir mutuellement des propriétés, que menace un danger commun; sont des traits auxquels il est impossible de méconnoître des dispositions trop favorables pour ne pas les cultiver. 17\*

17\* Ces dispositions ont un peu changé depuis que ceci est écrit, 1<sup>o</sup> par la raison même que lon n'a rien fait pour les cultiver, 2<sup>o</sup> parceque les derniers progrès

J'ai indiqué, aux chapitres VI & VII, quelques uns des moyens que lon peut em-

des français ont fingulièrement ébranlé la confiance du public dans la superio- rité, trop exagérée, des armées combi- nées, & enfin par l'espèce de révolution qui, depuis la mort de Roberspierre & les bruits, bien ou mal fondés, des dispositions pacifiques du peuple français, laissent entrevoir à l'Europe un régime plus daux pour la France, & la paix pour elle. Je suis loin de m'allarmer de ces bruits; mais, je crois qu'avant de rien conclure à cet égard, il faut dabord s'affurer de quatre préliminaires indispen- sables: 1° avec qui lon traîtera, 2° à quelles conditions. 3° quels feront les garants de la France. 4° Quelles mesu- res on prendra pour éviter que les prin- cipes français ne se propagent d'autant plus facilement, qu'une communication

ployer, & j'ai trop de confiance dans la sagesse des Gouvernements, pour n'être pas sur qu'ils y joindront tous ceux que leur suggérera leur expérience, & surtout l'amour du bien public, ce guide, sur les traces duquel on ne craint jamais de s'égarer. En vain une prévoyance timide a-t-elle voulu allarmer les souverains sur l'armement de leurs sujets; cette preuve de confiance est, de leur part, un trait de sagesse qui, en prouvant aux peuples qu'on les estime trop pour les craindre, fait à-la-fois & l'éloge du Prince & des sujets, & la plus sanglante Satyre des calomnieurs de leur gouvernement.

libre avec le reste de l'Europe leur permettra d'y circuler sans obstacle.

## CHAPITRE X.

*Et dernier.*

Je crois avoir remplie la tâche que je m'étois imposée , sans me flatter d'avoir dit, à beaucoup près , tout ce qu'il y avoit à dire , particulièrement sur un sujet d'une importance aussi majeure que l'est , dans les circonstances actuelles , celui de la paix & de la guerre. J'ai encore moins imaginé que des réflexions , qui ne font que les doutes du Zèle , pussent servir de règle à l'opinion de ceux au jugement desquels je les soumets ; mais , si des circonstances favorables m'ont mis à portée de suivre , dans les deux premières campagnes quelques opérations des deux premières puissances militaires ; si d'autres circonstances m'ont procuré , avec les généraux qui les commandent ,

des relations où j'ai puisé autant de lumières sur l'art qu'ils professent, que de respect pour leurs personnes; & si, dans l'interval de ces deux Campagnes, une négociation importante & secrète avec le ministère d'une troisième puissance, m'a mis à portée de saisir quelques uns des fils, souvent trop déliés, de la politique des cabinets; j'ose croire que les observations que je hasarde ne paroîtront pas dénuées de toute espèce de justesse; dumoins peut-on être sur que ni mon intérêt, ni la reconnoissance n'ont influé en rien sur mes opinions; j'ai fait avec plaisir le sacrifice de l'un, & , quant à l'autre . . . . je n'ai jamais crû que l'ingratitude dispensât de la justice. Après avoir servi, de mon mieux, une cause, qui est devenue celle de toutes les sociétés; lorsque des revers, qu'aucune prudence humaine ne pouvoit prévoir, me réduisent à une inaction qui borne toutes mes facultés à réflé-

chir sur ce que j'ai vû, & a publier mes réflexions, dans l'espoir qu'elles en feront naître des meilleures; c'est donner à cette cause la dernière preuve d'un dévoûment, d'autant moins suspect, qu'on ne m'accusera pas d'avoir sacrifié ce que je crois la vérité, au desir de capter le suffrage de ceux dont la bienveillance peut encore être l'objet de mon ambition.

Si mes idées ne sont point celles de tout le monde, l'intention qui me les a dictées est droite, & si ma voix n'a point l'accent flatteur de la basse adulatrice, mon langage est dumoins celui de l'honnête homme, qui sacrifieroit jusqu'à son horreur pour le Déspotisme, s'il lui falloit choisir entre ce monstre & l'anarchie.

---

# T A B L E

## D E S C H A P I T R E S

	Page
Avertissement	
Chapitre I. Fautes politique vice de l'association des souverains, & ses conséquences	5.
Chapitre II. Nécessité d'agir d'après des principes & sur un plan commun	9.
Chapitre III. De la paix, & avec qui	13.
Chapitre IV. De la guerre, & com- ment	19.

	Page
Chapitre V. Vices de l'armée autrichienne	25.
Chapitre VI. Des moyens secondaires	29.
Chapitre VII. Suite de moyens secondaires	36.
Chapitre VIII. De la dispositions générale des Esprits en 1792.	41.
Chapitre IX. De la disposition générale des Esprits en 1793 & 1794.	49.
Chapitre X. Et dernier.	56.

---

## ERRATA.

- Page 1. *relatiment*, lisez, *relativement*.  
idem *finit*, lisez; *finie*.  
page 8. *ces*, lisez, *ses*.  
idem. *in*, lisez, *en*.  
page 11. *Officher*, lisez, *Afficher*.  
page 14. *L'instabité*, lisez, *L'instabilité*.  
page 18. Ligne 20. après *avec ajoutés*, les.  
page 28. *Essayer*, lisez *Essuyer*.  
page 35. *déraiene*, lisez, *déracine*.  
page 43. *désartreux*, lisez, *désastreux*.  
pagé 46. *ramenoit*, lisez, *ranimoit*.  
idem. *moius*, lisez, *moins*.  
page 54. *daux*, lisez *doux*.
-

